

« J’essaye de simplifier au maximum ce qui est représenté »

Entretien avec le photographe Rafael Navarro

Paul-Henri Giraud



Rafael Navarro, *La présence d'une absence*, 8 (2011)

PHG. Comment as-tu commencé à photographier des nus ?

RN. Vers l’âge de trente ans, alors que j’étais déjà engagé dans la vie professionnelle, sur des voies qui n’avaient rien à voir avec le monde des arts, j’ai décidé de commencer une démarche expressive avec pour outil la photographie, et le premier sujet que j’ai voulu aborder fut le corps humain. Pourquoi ? Je n’en sais rien, au juste. Un facteur décisif fut probablement la censure implacable qui pesait alors sur l’Espagne.

PHG. Comment définirais-tu ton évolution dans le champ du nu ?

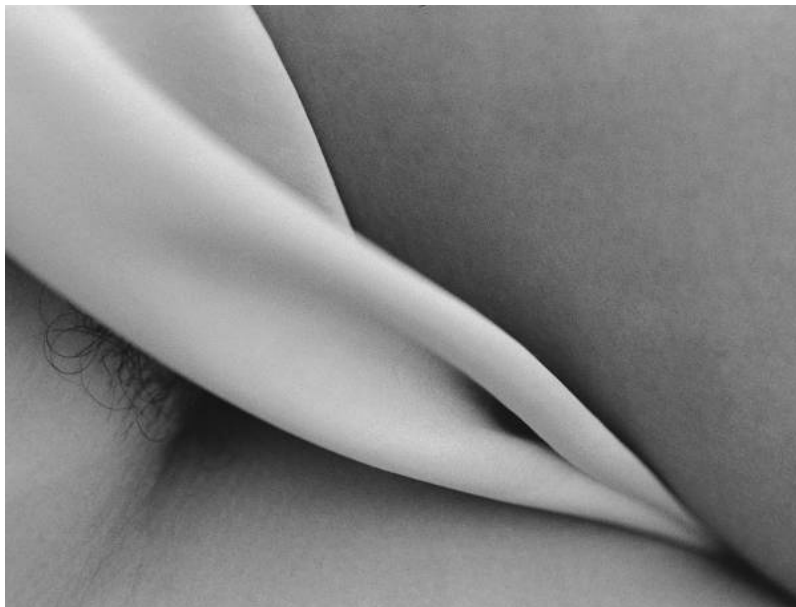
RN. Il faut tenir compte du fait que, dans mes photos, et pas seulement dans les nus, je m'efforce toujours de décontextualiser le sujet photographié. Je ne cherche pas à transmettre des informations concrètes ou des idées bien définies, mais plutôt à donner une forme plastique à des sensations ou des émotions. Ce dessein, au cours des années, a peu à peu nuancé mon élan initial.

PHG. Quelle relation recherches-tu, dans tes photos, entre le corps, le paysage et l'architecture ? Entre animé et inanimé, lumière et ombre, figuration et abstraction ?

RN. Je crois que notre vie s'appuie sur le principe de dualité, et cela se reflète dans mes travaux. Montrer ce type de contrastes permet de mettre en évidence que rien ne pourrait exister sans son contraire.

PHG. Pourquoi la fragmentation du corps féminin est-elle, selon toi, si fréquente dans ton œuvre ?

RN. Par goût pour la synthèse. J'essaie toujours de simplifier au maximum ce qui est représenté et si une petite portion du corps me paraît suffisante pour tâcher de transmettre une émotion, alors je limite l'image à cela.



Rafael Navarro, *Touchers [Tientos]*, 7 (1995)

PHG. Ta composition en séries correspond-elle au désir de compenser cette fragmentation ? S'agit-il d'une nouvelle tentative de synthèse, à plus grande échelle, ou bien est-ce une manière de suggérer le mouvement ou d'ébaucher un récit au moyen d'une séquence d'images ?

RN. Pas exactement. Ce qui se passe, c'est qu'en certaines occasions il me semble plus efficace de combiner plusieurs images pour parvenir à la suggestion que je souhaite transmettre au spectateur. Ce qui compte vraiment, c'est l'objet final, que j'utilise comme un véhicule du message. La manière de construire cet objet est, je crois, secondaire.

PHG. Comment as-tu connu Manuel Álvarez Bravo ? Peut-on dire que son œuvre a une influence sur la tienne, et si oui, en quel sens ?

RN. J'ai d'abord connu l'œuvre de don Manuel à travers des livres et des publications. J'ai ensuite vu quelques originaux dans différentes expositions et j'ai finalement eu la chance de le connaître en personne. Nous nous sommes retrouvés en diverses occasions, et j'ai toujours été émerveillé par sa simplicité, son amabilité et la grande considération qu'il avait pour les photographes qui, comme moi, commençons notre parcours. Ce qui m'a le plus influencé, dans son œuvre, c'est sa grande fraîcheur, la naturalité des prises et leur sincérité.

PHG. Pourrais-tu me citer quelques images de don Manuel qui ont compté pour toi ? Pour quelle raison ?

RN. La plus significative est sans doute *La Bonne Renommée endormie*. Cette photographie m'a captivé dès le premier moment. Puis une série de circonstances personnelles a fait qu'elle est devenue pour moi un objet de grande valeur. Mais je pourrais en citer beaucoup : *Les stations*, *Fruit défendu*, *Jeu de papier*, les portraits de Frida Kahlo, *Tentations chez Antoine*, et bien d'autres. Sans oublier une de celles que je considère comme une pièce clé : *Ouvrier en grève, assassiné*.

Concernant la deuxième partie de la question, je ne saurais définir exactement les raisons de ces choix. Ces photos m'émeuvent, chacune à leur manière : par leur

fraîcheur, leur apparente simplicité, l'immédiateté du message. Il faut un regard très profond pour capter les choses comme le faisait don Manuel.

PHG. La série *La présence d'une absence* (2011), consacrée à la maison de don Manuel à Coyoacán, Mexico, est assez singulière dans ton œuvre, par le thème et par la couleur. Comment en es-tu venu à photographier cette série ? Qu'a-t-elle signifié pour toi ?



Rafael Navarro, *La présence d'une absence*, 27 (2011)

RN. Je voulais rendre hommage à don Manuel. Et l'occasion s'est présentée quand j'ai dû passer plusieurs semaines à Mexico à l'occasion d'une exposition de mes photos au Centre culturel espagnol. J'ai contacté Colette, sa veuve, qui m'a donné toute latitude pour mener à bien ce projet. À ce moment-là, comme je commençais à peine à travailler la couleur, j'ai pensé que la couleur est quelque chose d'intrinsèque au Mexique et j'ai décidé de l'utiliser. Ce fut pour moi une expérience passionnante et pleine d'émotions.

PHG. De quels autres photographes de nu te sens-tu proche ?

RN. Je crois qu'à part don Manuel, j'ai été influencé, surtout au début, par Edward Weston, Eikoh Hosoe, Harry Callahan... Mais je suppose qu'au niveau inconscient il y en a beaucoup plus.

PHG. Quelle place occupe le Mexique dans ton œuvre ? Et l'Aragon, ou d'autres régions d'Espagne ? Est-ce que la situation géographique de la prise est pour toi importante, ou bien est-ce seulement un cadre esthétique ?

RN. La plupart de mes photos n'ont d'ancrage dans aucun territoire. J'ai travaillé dans bien des lieux, et ce qui m'intéresse le plus, c'est ce que les espaces me suggèrent. Ce sont parfois des parages significatifs, d'autres fois des recoins que l'on pourrait trouver dans beaucoup d'endroits différents. Je n'ai aucune intention de faire un travail documentaire ; je préfère même qu'il n'y ait pas trop de références.

PHG. Quelle importance ont les titres dans tes photographies ? Quel rôle joue dans ton travail le non-dit, le non-montré, l'ellipse ?

RN. Je cherche à ce que mes photos ne donnent pas l'impression d'être fermées. Elles ne doivent pas exprimer des idées clairement définies. Ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elles aient l'air d'être suffisamment ouvertes, afin que le lecteur des images soit obligé d'apporter son propre bagage pour les interpréter. Il m'est donc difficile de trouver des titres qui ne conditionnent pas la lecture.

Parfois, quand une œuvre est bien construite, ce qui n'est pas montré peut avoir plus d'importance que ce qui est évident.

PHG. L'érotisme dans ta photographie : as-tu déjà tout dit en images, ou veux-tu ajouter quelque chose en paroles ?...

RN. Je crois que les images peuvent avoir beaucoup plus d'effet que mes paroles.

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Paul-Henri Giraud.



Rafael Navarro, *L'espérance* [*La esperanza*], 1 (2008)